

l'empire par une voie dure, cahoteuse, périlleuse, oppressive, pleine de sang; l'autre qui, avec infiniment moins de peine et même de talent, fit rentrer l'empire dans la voie droite, naturelle, non pas facile sans doute (car rien n'est facile), mais praticable et simple, où Auguste jadis l'avait établi : tous deux arrivés mûrs à la pourpre, mais faisant un usage opposé de leur maturité et de leur expérience; le premier préparant, le second au contraire réparant, le mal opéré par cette série d'écoliers imberbes ou de vieillards impuissants qui se placent entre eux deux. Ce sont bien les deux hommes sérieux de ce siècle, l'un dans le mal, l'autre dans la guérison du mal. L'un est un génie plus pénétrant, mais que faussait un cœur défiant et ulcéré; l'autre, certainement moins sagace, eut le sens plus lucide parce qu'il eut le cœur plus large. On peut même dire que Tibère fit en bonne partie la fortune de Trajan. Car la gloire de Trajan avait besoin de ce *repoussoir* pour saillir comme elle l'a fait dans la postérité. Trajan fut un héros, je le veux bien, mais ce fut le héros d'une société bien corrompue.

## CHAPITRE IX

### CONCLUSION DE L'ÉPOQUE DE TRAJAN — LA PHILOSOPHIE

#### § I — ÉCOLE PYTHAGORICIENNE — PLUTARQUE

En résumant le règne de la dynastie flavienne, nous avons fait voir un certain progrès dans les mœurs, par l'esprit de famille. En résumant les règnes de Nerva et de Trajan, nous pouvons apercevoir un certain progrès dans les idées, par la philosophie.

L'avènement de Nerva avait été l'œuvre et le triomphe des philosophes. Les stoïciens exilés avaient reparu. Dion Chrysostome avait été le confident de Trajan. La paix s'était faite pour la première fois entre la philosophie et le pouvoir. Malgré les traditions d'Auguste et les exemples de Vespasien, non-seulement Nerva, qui avait été disciple de la sagesse hellénique, mais Trajan, qui n'avait guère eu que l'éducation du soldat, accueillait les docteurs de la Grèce. Et Plutarque, écrivant son double traité : *Que le philosophe doit s'approcher du prince, Que le prince doit être*

*philosophe*, pouvait sans péril protester par des allusions faciles à saisir contre la tyrannie brutale et antiphilosophique de Domitien<sup>1</sup>.

C'est que la philosophie avait cessé d'être inquiétante pour le prince. Les stoïques eux-mêmes, que Vespasien avait proscrits à titre de républicains, n'avaient plus été proscrits par Domitien qu'à titre d'honnêtes gens. Ils avaient senti l'impossibilité de la république. Résignés à avoir un empereur, ils avaient seulement souhaité d'avoir un bon empereur et ambitionné de le faire tel. Cette abdication politique faisait désormais la force morale du stoïcisme.

En retour, le prince que la philosophie n'inquiétait plus, n'inquiétait pas la philosophie. L'une était inoffensive et ne conspirait pas; l'autre était honnête et ne proscrivait point. Le prince attendait de la philosophie quelque remède à la corruption de la société; la philosophie, en rendant le prince meilleur, espérait rendre le monde et meilleur et plus heureux. La philosophie, proclamant le prince l'image de Dieu, le pouvoir faisant les philosophes citoyens romains, chevaliers et sénateurs, étaient l'un pour l'autre un instrument et un auxiliaire.

La pensée philosophique eut donc sous Trajan un libre développement, et nous avons principalement pour l'étudier, à cette époque, trois écrivains: Plutarque, avec son renom un peu exagéré d'honnêteté et de candeur; Épictète avec sa réputation méritée de vigueur, de simplicité

<sup>1</sup> « Ainsi, dit-il, le prince ignorant est comme un colosse ayant figure de dieu, mais qui au dedans n'est que terre, plomb ou pierre. Il y a seulement cette différence que le colosse se maintient du moins par son propre poids; le prince, au contraire, qui a bâti sa puissance sur un terrain mal nivelé, manque d'aplomb et est facilement renversé. » *Oportere principem esse doctum*, 1. Voy. aussi 2 et 5.

et de franchise; Dion Chrysostome, plus oublié des modernes, et qui méritait cependant de ne pas être oublié.

J'ai dit ailleurs<sup>1</sup> comment deux écoles philosophiques se partageaient le monde (j'omets ici les écoles purement négatives, comme l'épicurisme): l'école néo-pythagoricienne, qui fut la mère de l'école d'Alexandrie, croyant ou tâchant de croire aux dieux; l'école néo-stoïcienne, s'essayant à croire, non pas aux dieux, mais à Dieu: celle-là, craintive, attachée de cœur aux formes du paganisme qu'elle conservait comme un legs des ancêtres et comme le moule nécessaire de la piété; celle-ci, plus hardie, faisant meilleur marché, sinon de toute superstition, du moins des superstitions polythéistes: l'une demeurant avec prudence sur le terrain consacré et résistant par toutes les adresses de son génie à la force qui voulait l'en faire sortir; l'autre, marchant en avant et cherchant une base nouvelle à la vertu humaine dans une thèse philosophique qui se réduisait, hélas! à un peu d'orgueil. Ces deux sectes n'étaient pas seulement adversaires, mais ennemies. Nous voyons, dans Philostrate, le pythagoricien Apollonius en lutte ouverte contre les deux stoïciens, Euphrate et Dion Chrysostome; et, comme c'est Vespasien qui est juge du combat, il est permis de croire que l'influence pythagoricienne fut pour quelque chose dans la proscription du stoïcisme par Vespasien et par son fils.

Que prêchaient ces deux écoles, je ne dirai pas en fait d'abstractions métaphysiques, dont l'une et l'autre s'occupaient peu, mais en fait de religion et de morale? Que prêchaient-elles en face du polythéisme vieilli, du christianisme naissant, du monde égaré et incertain?

<sup>1</sup> V. *Rome et la Judée*, ch. xvii, p. 276.

L'école néo-pythagoricienne nous est représentée ici par Plutarque. Plutarque a acquis une réputation de bonhomme, grâce à la traduction d'Amyot, et Amyot lui-même a acquis une réputation semblable, grâce à l'ancienneté de son langage. Au fond, Amyot ne manquait pas de finesse, et Plutarque était érudit bien plus que naïf.

Plutarque nous témoigne assez combien à cette époque les docteurs du polythéisme grec se sentaient mal à leur aise. Ce n'est pas que le peuple n'allât toujours à leurs temples; que la foule ne crût pieusement à leurs oracles et à leurs miracles; que les sacrifices ou les libations manquassent; que la canaille de toutes les villes ne hurlât très-décemment contre les chrétiens. Mais le culte traditionnel avait bien dévié de la tradition; mille superstitions nouvelles, orientales ou autres, étaient venues s'y mêler: plus que jamais cette dévotion païenne, inintelligente et grossière, était devenue un encouragement au mal plutôt qu'au bien. La cause du paganisme était toujours triomphante dans la rue; mais dans l'école, en face des sceptiques, des épicuriens, des stoïciens, des chrétiens, en face des savants qui le discutaient, des philosophes qui l'expliquaient, des poètes qui le raillaient, des histrions même qui le jouaient sur la scène, le paganisme se sentait bien pauvre. Ces dieux étaient bien inadmissibles, ces fables bien décriées, cette dévotion bien misérable, ces rites bien honteux! Le paganisme était toujours puissant, mais d'une puissance grossière, injustifiable, humiliante pour un homme instruit. C'était un rôle embarrassant pour un lettré et un philosophe comme Plutarque, que celui de païen convaincu et dévot<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur la doctrine religieuse de Plutarque, voir principalement les traités

Apollonius de Tyanes, il est vrai, pythagoricien comme Plutarque, avait cherché, en se donnant pour dieu ou demi-dieu, à relever le merveilleux païen et la dévotion païenne<sup>1</sup>. Mais avait-il réussi? Avait-il même fait au milieu de ses contemporains le bruit qu'on lui fit faire un siècle après sa mort? Plutarque ne le jugeait-il pas un dieu peu méritant ou un pythagoricien peu orthodoxe? Toujours est-il que Plutarque, qui avait vécu longtemps son contemporain, ne le nomme même pas, et que, sauf Épictète, nul contemporain ne le nomme. Toujours est-il que la cause du paganisme, qui, à la génération précédente, était aux mains d'Apollonius, un prophète et un dieu, est maintenant aux mains de Plutarque, un pur et prosaïque érudit. C'est déjà une chute.

Et (ce qui est encore une chute) cette cause est, aux mains de Plutarque, embarrassante et embarrassée. Oui, Plutarque est Grec, il ne veut point faire divorce avec les dieux d'Homère; il est prêtre d'Apollon, et il ne manquera pas de parole à Apollon. Bien qu'il soit philosophe, bien qu'il discute et qu'il examine, il examine et il discute pour sauver le paganisme, jamais pour le juger. « Ne combattons pas les dieux, dit-il, n'abolissons pas avec leurs oracles toute idée de divinité et de providence. Cherchons à résoudre les doutes qu'on nous propose; mais ne trahissons pas la foi pieuse que nos ancêtres nous ont laissée<sup>2</sup>. » En un mot, avant d'examiner et de discuter, son parti était pris.

Mais ce parti pris était bien difficile à soutenir, et nous

*de Superstitione. — de Sera numinis vindicta, — de Iside et Osiride, — de Oraculorum defectu, — de εἰ ἀπὸ Δελφῶν, — Cur Pythia versu non respondeat, — de Genio Socratis.* Je les cite d'après l'édition de Xylander.

<sup>1</sup> Voy., sur Apollonius, *Rome et la Judée*, ch. xix, p. 387 et suiv., ch. xx, p. 500 et s.

<sup>2</sup> *De Pythiæ oraculis*, p. 402.

allons voir que de concessions Plutarque va se trouver obligé de faire en face de l'attaque philosophique ou chrétienne. D'abord, le polythéisme proprement dit, la foi à une divinité multiple, comment le soutenir? La notion, de plus en plus lumineuse, du Dieu un, suprême, personnel, tout-puissant, comment la rejeter? Plutarque abandonne et sans trop de regrets le dogme, si jamais ce fut un dogme, d'êtres multiples, surhumains, immortels, tous participants à la même divinité. « Dieu est, dit-il, il est en dehors de toute condition, dans une incommutable, invariable (*ἀχρόνον*), immobile éternité. Rien n'est avant lui, rien après lui, rien n'est plus ancien, rien n'est plus nouveau. Par un seul MAINTENANT, il remplit le TOUJOURS; il est le seul être véritablement être, sans passé, sans futur, sans commencement, sans fin; son nom c'est EI (tu es), ou bien EIHEN (tu es un), ou bien encore IEIOS (un et seul) <sup>1</sup>. » Ce qui approche singulièrement, et par le son et par le sens, du mot hébraïque IEHOVA. Ce sont là de belles paroles et des paroles vraies; ce sont en même temps de remarquables aveux et une concession bien grande de la part d'un prêtre d'Apollon.

Mais, maintenant, comment soutenir l'idolâtrie, la foi à la divinité des idoles? Quand on rejette les dieux invisibles de l'Olympe, comment croire avec le peuple et avec les prêtres que leurs images de pierre et de bois sont elles-mêmes des dieux? Plutarque ici ne parle pas autrement que nos livres saints : « Les fondateurs, les statuaires, les

<sup>1</sup> *De ei apud Delphos*, p. 392, 395. Voy. encore *de Iside et Osiride*, 53, 54, 41, p. 571 et suiv., 582; *de Oraculor. defect.*, 42, p. 421. Ailleurs il appelle le Dieu un, Père de tout ce qui est bon et de tout ce qui est bien. *Contra Epicur.*, 22.

mouleurs en cire attribuent aux dieux des corps semblables au corps humain; ils leur en fabriquent de tels, les embellissent et les adorent, et ils tiennent en mépris le législateur et le philosophe qui, eux au contraire, unissent la pensée de l'Être divin, non à la beauté corporelle, mais à la bonté, à la magnanimité, à la bienveillance, au soin du bonheur des hommes <sup>1</sup>. » Voilà donc ici Plutarque qui recule encore d'un pas et abandonne la théorie, toujours profondément populaire, de la divinité des idoles.

Les fables, à leur tour, sera-t-il possible de les défendre? Plutarque ici encore se confesse vaincu. Non, son dieu Apollon n'a pas percé à coups de flèches les enfants de Niobé : ce serait le supposer trop sanguinaire. Non, la fable honteuse d'Isis et d'Osiris n'est pas une vérité historique : « Tu le sais, dit-il à la prêtresse même d'Isis, lorsqu'on te raconte de telles choses comme véritables, lorsqu'on te traite ainsi l'Être divin (*τό θεῖον*), heureux et incorruptible, tu n'as à faire autre chose que cracher à terre et purifier ta bouche. Tu blâmes ceux qui mettent sur le compte des dieux ces fables barbares et impies (*παρανόμους*). Tu sais que ce sont là des rêves des poètes qui, semblables à l'araignée, tirent de leur propre substance les chimères dont ils tissent leurs filets <sup>2</sup>. » Voilà la tradition mythologique bien discréditée par ce défenseur des dieux.

Et les pratiques de la dévotion privée, qu'en dirons-nous? Cette peur des dieux (*δεισιδαιμονία*); cette vie du superstitieux qui rampe dans l'abaissement et dans la crainte, qui tremble au moindre présage, dont le sommeil même n'est

<sup>1</sup> *Plut., de Superstit.*, ed. Xylander, p. 467; *de Iside et Osiride*, 57, p. 579.

<sup>2</sup> *De Oraculor. defectu*, p. 447; *de Iside et Osiride*, 40, p. 558.

pas tranquille; qui, troublé par une vision nocturne, agité par le remords d'un jeûne manqué ou d'une pratique mystique négligée, passera tout un jour, assis à terre, la face contre le sol, roulé dans la boue, confessant sa faute; qui se laisse exploiter par les devins; qu'entourent toutes les vieilles femmes du quartier; qui se couvre d'amulettes et de talismans; qui, poussant la peur jusqu'au delà de la mort, rêve du Styx, du Tartare, des juges et des tortureurs infernaux; qui, en un mot, dans ce monde et hors de ce monde, voit partout des dieux ennemis, jaloux, irrités, acharnés à la poursuite de l'homme: cette dévotion peureuse qui est au fond toute la dévotion païenne, Plutarque la déserte, la condamne, la déclare pire que l'athéisme<sup>1</sup>.

Mais du paganisme ainsi mutilé que restera-t-il donc? Prenez-y garde. Plutarque a reculé de retranchements en retranchements, mais il n'a abandonné que les ouvrages du dehors, il garde le corps de la place. Le principal dans le paganisme, ce n'est pas un dogme quelconque; le paganisme est antidogmatique. Ce ne sont pas même les traditions mythologiques, variables d'une année à l'autre, d'un village à l'autre, d'un poète à l'autre. Ce ne sont pas même les pratiques de la superstition personnelle; celle-là est libre, prend et laisse, ajoute et retranche ce qu'elle veut; la religion ne s'occupe pas d'elle. Dans le paganisme, le dogme n'est rien; la poésie elle-même est peu de chose; le rituel est tout. Le principal de cette religion, ce sont les sacrifices officiels et publics, ce sont les chants, les cérémonies, les danses sacrées, les oracles, les divinations; en un mot, les rites, et les rites tels qu'ils sont pratiqués par la cité. C'est là du paganisme la partie vivante,

<sup>1</sup> *De Superstitione.*

énergique, sérieuse, celle que les yeux peuvent voir, les oreilles entendre, les mains toucher; c'est celle-là qui est la loi, la tradition, la gloire d'une nation. Quand la Grèce a été gouvernée, elle l'a été par l'oracle de Delphes. Quand Rome a fait de grandes choses, elle a été menée par les aruspices et les livres de la sibylle. Abandonner les rites, ce serait désertir toute religion antérieurement acceptée, ce serait renier ses ancêtres et son pays; disons-mieux, ce serait renier la Grèce; car Plutarque ne connaît de religion que celle de la Grèce, et de cité que la cité hellénique.

La foi donc, non pas à un dogme défini, mais à une puissance surhumaine (peu importe sa nature) cachée dans les rites nationaux: voilà ce qu'il est, dit Plutarque « dangereux de ne pas admettre<sup>1</sup>. » Les stoïciens eux-mêmes, si détestés de Plutarque, ne vont pas jusqu'à la rejeter; ils se tiennent dans une acceptation bienséante, respectueuse même, sinon convaincue. Ainsi ne croyons pas, Plutarque le trouve bon, à la personnalité distincte et divine d'Hermès, d'Astarté, d'Isis. Admettons un Dieu unique; tenons les idoles pour être tout simplement du bronze ou tout simplement du marbre. Armons-nous d'une critique plus ou moins sévère contre les fables des hymnographes et des rhapsodes. Raillons-nous des amulettes, des jeûnes, des prosternements, de toutes les superstitions privées. Mais ayons toujours à Delphes une Pythie assise sur son trépied inspirateur, et rendant des oracles en mauvais vers ou même en simple prose; ayons toujours un Apollon dans le monde, et à Chéronée un grand prêtre d'Apollon, en robe blanche, couronné de lauriers

<sup>1</sup> *Consolatio ad uxorem*, in fin.